Journal des anthropologues

Association française des anthropologues

82-83 | 2000

Anthropologie des sexualités

Mises en scène visuelles et rapports de pouvoir : le cas des bisexuels

Visual Representations and Power Struggles: the Case of Bisexuals

Catherine Deschamps

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/3381>

DOI : 10.4000/jda.3381

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2000

Pagination : 251-263

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Catherine Deschamps, « Mises en scène visuelles et rapports de pouvoir : le cas des bisexuels », *Journal des anthropologues* [En ligne], 82-83 | 2000, mis en ligne le 01 décembre 2001, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jda/3381> ; DOI : 10.4000/jda.3381

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Journal des anthropologues

Mises en scène visuelles et rapports de pouvoir : le cas des bisexuels

Visual Representations and Power Struggles: the Case of Bisexuals

Catherine Deschamps

« Nous sommes la première civilisation qui peut se croire autorisé par ses appareils à en croire ses yeux. La première à avoir posé un trait d'égalité entre visibilité, réalité et vérité. Toutes les autres, et la nôtre jusqu'à hier, estimaient que l'image empêche de voir. Maintenant, elle vaut pour preuve. Le représentable se donne pour irrécusable ».

R. Debray (1994 : 499)

La visibilité, le collectif et le politique

- 1 Depuis les débats autour du PaCS, et avant eux avec les apparitions médiatiques de porte-parole d'Act Up, les homosexuels et les lesbiennes ne peuvent plus être considérés par le grand public seulement comme des individus isolés, sans lien les uns avec les autres. Au su de beaucoup, ils représentent dorénavant aussi des groupes de pression, des minorités politiques. Dès lors, et puisque les prises de conscience sociales indiquent parfois de nouvelles problématiques de recherche, il ne s'agit plus uniquement d'appréhender des comportements homosexuels éclatés : il faut comprendre le canevas associatif, observer le « réseau » et considérer la structure collective au côté de la somme des individus.
- 2 La rhétorique de la visibilité, centrale dans la stratégie politique des homosexuels, commence donc à porter ses fruits. Qu'elle soit à la fois pour les membres d'une minorité une performance et, pour les détracteurs des minorités une emprise tant pour la production de clichés disqualifiants que pour celle des attaques ciblées (Bersani, 1998) ne fait aucun doute. Il n'en reste pas moins que la mise en spectacle est un procédé fréquent

de signification ; elle est une sorte de slogan, une vitrine adressée aux passants extérieurs.

- 3 Dans une culture occidentale où l'importance de l'image est constante, depuis les fresques qui recouvraient les façades des églises jusqu'aux encarts publicitaires qui jalonnent les rues et les couloirs de métro, on comprend que le recours au visuel comme raccourci du politique soit capital dans les modes de communication et de théâtralisation communautaires. Et ne pas pouvoir se conformer aux exigences des résumés « en image » peut devenir un handicap de poids, handicap qui, certes, se transforme en atout si l'on tient compte uniquement des conséquences dévalorisantes de la visibilité. Un collectif sans visuel est tronqué d'une partie de son pouvoir : ses chances de retenir l'attention des médias se trouvent considérablement limitées et, de là, ses possibilités de communiquer des messages vers l'extérieur diminuent. Qu'on se remémore la façon dont chaque année les journaux télévisés et la presse écrite mettent l'accent sur les *drag queens* de la *Gay Pride* pour se convaincre de l'importance des images symboliques pour « faire parler » de soi et accrocher le regard. Bien sûr, le procédé a ses effets pervers ; et peu d'articles ou de reportages insistent sur le sens du déguisement et du travestissement dans l'histoire homosexuelle, préférant ne voir dans les *drag queens* qu'un principe de fête, de légèreté, voire de débauche. On est en droit de supposer également que tous les homosexuels masculins qui défilent en talons hauts et robes affriolantes chaque mois de juin ne sont plus toujours conscients de la signification : beaucoup opèrent par mimétisme sans doute, par goût de la dérision effectivement, entérinant en cela l'idée d'une culture populaire gay, et peu se souviennent des liens historiques et sociaux entre l'homosexualité masculine et le féminin. Quoi qu'il en soit, pour le meilleur et pour le pire, les *dragqueens* sont aussi des ambassadrices en communication de l'homosexualité. Qu'elles en caricaturent les traits ou en réduisent la portée, elles n'en demeurent pas moins des points d'accroche ouvrant la voie à d'autres débats. Elles représentent une façon parmi d'autres de rendre l'homosexualité perceptible.
- 4 Or les bisexuels qui prétendent se fonder en collectif de pression, une petite frange seulement des personnes ayant des pratiques bisexuelles, ne disposent pas des mêmes recours en communication que les homosexuels politisés.
- 5 Il n'y a pas de frontières hermétiques entre les différentes identités socio-sexuelles « données à voir » : rappelons-le, avec Foucault (1976) et Katz (1995), les interfaces entre ces identités s'appuient sur une construction historique à peine centenaire. Si des différences culturelles, temporelles et spatiales existent entre les bisexuels et les homosexuels identitaires, elles ne doivent pas laisser supposer une « essence » bisexuelle ou homosexuelle. Et « travailler » l'identitaire d'un groupe particulier, c'est-à-dire l'alchimie des identités qui le composent, revient à observer les dynamiques collectives de mises en scène dans le social, les processus de construction au travers du jeu à double tranchant sur les clichés et des « mythologisations » instrumentalistes, sans traduire pour autant les procédés mis en place par le groupe et les discours qu'il tient en terme de singularité complète.
- 6 La recherche menée sur la bisexualité et les bisexuels¹ se fonde sur un corpus d'une trentaine d'entretiens semi-directifs avec des femmes et des hommes à pratiques bisexuelles, et sur l'observation ethnographique pendant trois ans du « Groupe Bi », devenu en cours de terrain Bi'cause². Lors des entretiens, la problématique est liée aux pratiques bisexuelles, l'identité socio-sexuelle déclarée allant de l'hétérosexualité à l'homosexualité. Lors de l'observation, à l'inverse, la problématique s'ancre dans

l'identité bisexuelle, les pratiques pouvant (rarement) rester monosexuelles. Dans le premier cas, le travail porte donc sur un groupe de personnes qui ne se connaissent pas entre elles, et c'est le chercheur qui décide *a priori* que la déclaration par ces personnes de rapports sexuels avec des individus des deux sexes présente une cohérence méthodologique ; dans le second cas, le travail porte sur un collectif préexistant à la recherche et le chercheur s'appuie sur ce collectif pour fonder *a posteriori* sa problématique.

- 7 Cet article portant sur les moyens de communication, en particulier visuels, dont disposent les minorités politiques et sur les façons qu'elles ont de les utiliser, je mettrai l'accent sur l'observation du « Groupe Bi » puis de Bi'cause : ceux-ci stipulent la construction d'une identité collective bisexuelle et représentent ici le support d'analyse le plus adéquat pour développer la thématique choisie. Donnons un aperçu rapide de l'association : elle est domiciliée au Centre Gai et Lesbien de Paris (CGL) et rassemble des femmes et des hommes qui revendiquent une identité bisexuelle et en font un motif de résistance. Le « Groupe Bi » a été créé par trois femmes, soutenues dans leur entreprise par la vice-présidente de l'époque du CGL. Ces trois fondatrices, qui occupaient avant décembre 1995 des fonctions de volontaires au Centre, éprouvaient un sentiment de rejet de la part des autres volontaires dès lors qu'elles déclaraient leur bisexualité. C'est parce qu'elles souhaitent lutter contre un milieu homosexuel et en particulier lesbien jugé trop excluant qu'elles ont fondé l'association. Il s'agissait à la fois de rendre visible la bisexualité, de la rendre davantage familière, et de démontrer que les bisexuels identitaires avaient une place politique à occuper sur le terrain des minorités sexuelles. Que le « Groupe Bi » ait été fondé par des femmes n'est nullement un hasard : ce sont elles également qui ont été à l'initiative et longtemps à la tête des organisations bisexuelles aux Etats-Unis, en Angleterre, Allemagne et Australie. Cette supériorité numérique et souvent hiérarchique indique un clivage plus fort entre lesbiennes et bisexuelles qu'entre homosexuels et bisexuels hommes. Ce clivage est en grande partie le produit des batailles entre les différents courants féministes.
- 8 Mises à part les fondatrices, les membres de l'association, dans leur grande majorité, ne sont pas des professionnels de l'activisme : beaucoup n'avaient pas milité avant de franchir les portes du CGL, et j'ai donc pu observer leur apprentissage de la politique. Les activités régulières proposées comprennent des réunions bimensuelles autour d'un débat, des rencontres mensuelles conviviales, des « groupes de parole » bimestriels, des « ateliers d'écriture » et la rédaction d'une lettre d'information théoriquement trimestrielle. Depuis le printemps 1997, le Conseil d'administration de Bi'cause se réunit toutes les deux semaines ou tous les mois (selon la charge de travail), et organise des échanges avec d'autres militants de minorités sexuelles. L'association favorise aussi des contacts ponctuels avec des associations bisexuelles à l'étranger, en Amérique du Nord et en Europe occidentale. En France, Bi'cause reste en juillet 2000 la seule structure à placer la bisexualité au cœur de ses préoccupations. De décembre 1995 à décembre 1998, j'ai participé à l'ensemble des réunions et rencontres, excepté aux « groupes de parole » où les personnes venaient exprimer une douleur personnelle nécessitant un climat de confidentialité autour de cette souffrance partagée.

La demande de preuve

- 9 « La bisexualité n'existe pas ! », sans doute est-ce la redondance la plus fréquente des à-côtés du terrain. Mon propos n'est ni de valider l'affirmation ni d'en montrer l'inexactitude. Les personnes qui se « donnent à voir » comme bisexuels existent ; elles sont de chair dans l'association bisexuelle étudiée, là s'arrête le constat. Il ne prouve pas l'existence de la bisexualité ; il indique simplement que des individus s'identifient à la perception qu'ils se font d'elle.
- 10 La conséquence immédiate des doutes quant à la réalité de la bisexualité tient dans la demande constante de preuve. Des trois orientations sexuelles dégagées au siècle dernier, la bisexualité est la seule qui doit se répéter sans cesse. Pour beaucoup d'hétérosexuels ou d'homosexuels rencontrés, quelqu'un n'est jamais bisexuel *ad vitam eternam*. Cette représentation n'est pas l'effet d'une approche constructiviste et mouvante des identifications sexuelles : le doute sur la validité et la durée ne s'adresse qu'aux bisexuels. Un homosexuel n'aura aucun mal à se voir et se faire percevoir homosexuel « pour toujours » (voire « depuis toujours »), et un hétérosexuel de même. Par contre, qu'une bisexuelle vive depuis plusieurs années avec une femme, on lui dira facilement « en fait, tu es lesbienne, mais tu ne veux pas le reconnaître », niant le sens que revêt pour elle un choix d'énonciation indépendant de ses pratiques actuelles et l'importance, dans son positionnement autobiographique, de ses histoires avec des hommes. A elle, on demandera de gommer son passé.
- 11 Par contraste, a-t-on jamais mis en cause l'hétérosexualité ou l'homosexualité d'une personne à qui l'on ne connaît pas de partenaires depuis plusieurs années ? Une veuve ou une divorcée qui n'a plus de relation sexuelle reste dans les imaginaires une femme hétérosexuelle ; une lesbienne qui ne vit plus d'histoire affective ou sexuelle demeure lesbienne ; un homme homosexuel sans sexualité depuis longtemps garde le droit de se dire et de se sentir homosexuel : on ne les questionne pas sur la pérennité de leur orientation sexuelle. Des bisexuels d'identité sans sexualité, à l'inverse, sont perçus par les non-bisexuels soit comme inexistantes soit comme homosexuels ou hétérosexuels.
- 12 Ainsi, il est constamment requis des bisexuels qu'ils confirment leur identité et leur sexualité. Il leur est demandé de prouver leur identité par leur sexualité et leurs pratiques. La bisexualité ne paraît avoir droit de cité que dans la mesure où des pratiques continûment bisexuelles la justifient. Que des bisexuels identitaires vivent une histoire amoureuse exclusive trop longue, ils perdent pour les autres le droit à leur identité : alors qu'ils sont souvent perçus comme infidèles et critiqués à ce motif, on ne reconnaît leur existence que par un multipartenariat bisexuel ancré dans l'actualité : la bisexualité se prouve par cela même qui déplaît à ses détracteurs. Entre un renforcement des clichés disqualifiants et une inexistence, on comprend alors le dilemme auquel une communication autour de la bisexualité tournée vers l'extérieur doit s'affronter. Mais précisément parce que l'existence de la bisexualité est mise en doute, les bisexuels politisés ont besoin de la rendre tangible par des « mises en mots » ou des « mises en images » adressés à la masse des dubitatifs. Et là encore, des difficultés apparaissent.

De l'importance de la communication par l'image en général ; d'un immédiat problématique en particulier

- 13 Car de même qu'aucune définition courte, et donc rapidement préhensible, ne fait consensus pour les bisexuels identitaires, ils ne disposent pas d'images symboliques fortes telles les *drag queens* pour tenir un rôle éponyme. Si le parallèle entre une définition susceptible de limiter les interprétations réductrices et un équivalent de la figure de la *drag queen* semble paradoxal, l'une visant une appréhension objective de la bisexualité, l'autre ne permettant qu'une accroche subjective et vecteur de clichés, il paraît cependant important de corréliser des éléments de nature universaliste (une définition perceptible par le plus grand nombre) et d'autres davantage sub-culturels (la capacité des minorités à produire des repères de visibilité reconnus et repris par ses membres). Or dans un cas comme dans l'autre, les bisexuels identitaires échouent : ils n'ont ni la possibilité de se « donner à comprendre » en quelques mots ni produit des symboles de ralliements consensuels au niveau de leur collectif. Le cas de Bi'cause n'est pas isolé : dans les pays occidentaux où le militantisme bisexuel est un tant soit peu structuré, je n'ai pas non plus repéré de figures symboliques systématiques. La multiplication des types de logos et de visuels est encore le signe d'une dispersion qui freine la communication : alors que les homosexuels et les lesbiennes disposent partout du triangle rose (reprise, parfois inversée, du marquage imposé par les nazis pendant la seconde guerre mondiale) ou du *rainbow flag* pour indiquer leurs espaces politiques ou leurs lieux de convivialité, les bisexuels identitaires ne se sont pas encore déterminés sur un symbole commun à portée internationale. En outre, ils n'ont pas subi, par rapport à une bisexualité nommée, d'équivalent de la déportation homosexuelle pour se souder autour d'une dynamique collective.
- 14 L'histoire récente et l'assise fragile du militantisme bisexuel peuvent être convoquées pour expliquer l'absence de références sub-culturelles ; de là, une première difficulté à établir une communication de la visibilité. Mais le recours au manque d'expérience et à la petite proportion des personnes à pratiques bisexuelles qui « donnent à voir » une identité bisexuelle et se politisent autour de cette identité, ne suffit pas à comprendre la difficulté à rendre médiatique la bisexualité. Une autre raison s'oppose à une meilleure visibilité, à rapprocher des modalités mêmes de la sexualité et de l'affectivité bisexuelles. Alors que pour signifier l'homosexualité, une photo qui montre deux femmes ou deux hommes enlacés fait très bien l'affaire, pour signifier l'hétérosexualité, une image où une femme et un homme s'embrassent convient, rien ne permet de montrer la bisexualité en un seul visuel sans provoquer un appauvrissement caricatural du contenu. Que l'on voie un homme et deux femmes, et le cliché d'une sexualité entre femmes censée répondre à un fantasme masculin et dépossédée d'une valeur intrinsèque a matière à se développer ; que l'on photographie une femme et deux hommes dans des postures équivoques, et on pourra penser que la femme est l'alibi social d'un des deux hommes ou des deux. Dans les deux cas, le message émit et le message reçu ont tout lieu de diverger : on pourra lire dans les images une promotion des parties fines ou de l'échangisme, alors que le but était de rendre compte de bisexualité. Dans tous les cas, la présentation égalitaire paraît un leurre : le trio semble toujours provoquer le jugement négatif d'un des participants au moins, et signifier au-delà de la volonté initiale. A l'inverse, selon le choix des pauses, deux personnes de même sexe ensemble ou un homme et une femme peuvent ne rien

« donner à voir » de plus qu'un couple homosexuel ou un couple hétérosexuel, et placer à chaque fois les membres du duo sur un pied d'égalité apparent. Même si, comme le dit Goffman, « [...] il est généralement nécessaire de préciser le pouvoir de décodage du public avant de parler de degré de visibilité » (1975 : 67), il n'en reste pas moins que certaines conditions de mises en place du visible sont plus sujettes que d'autres à surinterprétations.

- 15 Ainsi les bisexuels se laissent moins facilement capter par des visuels fixes que d'autres. Ils sont prisonniers d'une impasse, entre d'un côté la nécessité de montrer pour communiquer, et de l'autre les effets indésirables des démonstrations et mises en scènes rapides. Une anecdote survenue au cours du terrain illustre ces embarras : le Zoo, association *queer* parisienne, se proposait en décembre 1997 de filmer des *kissing* dans des lieux publics. Il s'agissait de montrer la réaction des passants face à des couples lesbiens, gais, lesbo-trans³ et bisexuels échangeant des baisers profonds. Les scénarios pour les trois premiers couple ont été trouvés facilement. Par contre, l'entreprise s'est avérée plus ardue pour les bisexuels, où des administrateurs de Bi'cause avaient été sollicités. Après plusieurs séances infructueuses, face à l'impossibilité de trouver des scénarios ne renforçant pas l'un ou l'autre des stéréotypes liés à la bisexualité, la question s'est déplacée : il ne s'agirait plus tant de montrer les réactions hostiles des passants hétérosexuels face à une sexualité minoritaire que de signifier que les gais et les lesbiennes développent aussi des attitudes discriminantes. Un membre de Bi'cause au vestimentaire identifié comme homosexuel et une adhérente de l'association au look assez androgyne s'embrasseraient passionnément dans une des rues les plus pourvue en établissements gais du Marais. Pour des raisons techniques, la scène n'a jamais été tournée. Son contenu et sa fonction n'en sont pas moins significatifs des difficultés à « rendre spectaculaire » la bisexualité. Car si le scénario permettaient effectivement de pointer les attitudes de stigmatisation dont peuvent faire montre les homosexuels, il ne disait finalement rien de la bisexualité : le prétexte bisexuel ne jouait qu'un simple rôle de révélateur.
- 16 Cette quasi-incompatibilité de la bisexualité avec une visibilité qui se situe en amont du politique n'est pas sans appuyer un des clichés les plus prégnants attachés aux bisexuels : ils sont invisibles, au sens militant cette fois, donc peu fiables. Que ce manquement aux règles de l'exposition visuelle ne dépende pas de la volonté des bisexuels identitaires n'a que peu d'importance : on voit l'effet plutôt que la cause.

Visibilité et domination : quels liens ?

- 17 Zempleni (1984) dit des groupes dominés que s'ils ne sont pas en mesure d'interdire aux chercheurs de les observer, ils trichent pour se défendre. Il est exagéré de voir dans Bi'cause une association absolument soumise : le détour sur le secret est un clin d'œil. C'est malgré tout aussi une façon de souligner qu'en dépit d'une volonté de médiatiser la bisexualité, les bisexuels identitaires portent comme fardeau le poids de la clandestinité des « bisexuels de l'ombre ». Se joue là un premier axe de réflexion autour de la visibilité ; il est à la fois historique et social. Chauncey (1994), relu par Fassin (1998), montre très bien qu'on repère des traces de structuration identitaire homosexuelle bien avant ce que les activistes actuels considèrent comme l'acte fondateur de *Stonewall*. C'est différent pour les bisexuels : non seulement ils ne disposent pas d'origine « mythologisée », mais leur maturation collective reste fragile et relativement silencieuse dans la cacophonie

ambiante. La bisexualité demeure pour le plus grand nombre indicible, fondée sur les seules pratiques et sans réseau, sans culture. C'est le premier niveau d'invisibilité politique.

- 18 Le second niveau, davantage élaboré, trouve ses fondements dans le manque d'expérience performative (Butler, 1990) des bisexuels identitaires. Parce qu'ils sont « jeunes en politique », particulièrement en France, les bisexuels militants ne savent pas jouer de la dérision et de l'inversion des stigmates : en interne, l'absence d'humour spécifique en est sans doute l'indice le plus révélateur. Encore une fois, pas de figure au visuel marquant telles les *drag queens* ou les Sœurs de la Perpétuelle Indulgence (Le Talec, 2000) pour accrocher le regard des médias ; pas d'hameçon qui permettrait d'attirer vers des discours produits par les bisexuels eux-mêmes. En matière de communication, les bisexuels identitaires semblent donc passifs.
- 19 Pourtant, on l'a vu, la mise en spectacle intervient à un tout autre échelon : dans ses conditions de réalisation. Et c'est ici seulement qu'on aborde son sens premier, en amont du politique ; un sens souvent absent des analyses dans les recherches sur les sexualités minoritaires où l'importance politique de la rhétorique de la visibilité voile la définition initiale. Car avant d'être une procédure militante, la visibilité fait appel à la vue. Elle renvoie à ce qui est perceptible par l'œil. Selon cette acception, la possibilité de « mettre en images » est une de ses conditions de réalisation. Elle en est même la condition *sine qua non*. Or l'ethnographie de Bi'cause m'a fait comprendre combien la bisexualité se faisait difficilement saisir dans des visuels, et en particulier des visuels fixes (dessins, photos...). Cette difficulté, évidente une fois remarquée, n'a jamais, à ma connaissance, fait l'objet de développements dans le domaine des études sur la sexualité. Pourtant, les images ne sont-elles pas le principal vecteur de communication dans une culture occidentale où le temps imparti à chaque tâche se doit d'être le plus court possible ? Et les visuels statiques ne sont-ils pas ceux dont la lecture peut être la plus immédiate ? Dans ces conditions, ne pas pouvoir communiquer par l'image paraît un handicap majeur pour des groupes de pression. Si la situation de dominés dans laquelle sont maintenus les bisexuels identitaires sur le terrain des minorités sexuelles politisées est pour une part conjoncturelle, elle est aussi structurellement liée à leur incapacité à se scénariser dans l'image. Or, comme l'affirme Debord à ce propos, « sous toutes ses formes particulières, information ou propagande, publicité ou consommation directe de divertissement, le spectacle constitue le modèle présent de la vie socialement dominante. » (Debord, 1996 : 17).
- 20 Au-delà de la bisexualité, l'observation incite à une réflexion sur les rapports entre les conditions visuelles de médiatisation et les motifs sociaux de domination. Et puisque travailler sur l'image relève souvent de l'anthropologie de l'art ou des sciences de la communication, filières des sciences sociales rarement convoquées en France dans les recherches sur la sexualité, le « miroir » bisexuel invite à en solliciter les outils.

BIBLIOGRAPHIE

- BERSANI L., 1998. *Homos, repenser l'identité*. Paris, Odile Jacob.
- BUTLER J., 1990. *Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity*. New York, Routledge.
- CHAUNCEY G., 1994. *Gay New York*. New York, Basic Books.
- DEBRAY R., 1994. *Vie et mort de l'image : Une histoire du regard en occident*. Paris, Gallimard (Folio).
- DEBORD G., 1996 (1967). *La Société du Spectacle*. Paris, Gallimard (Folio).
- DESCHAMPS C., 1999. *Bisexualité et bisexuels. De l'invisibilité à l'idéologie de la diversité : l'histoire d'un rapport ambivalent à la domination. Doctorat d'anthropologie sociale*. Paris, EHESS/ENS.
- FASSIN E., 1998. « Politiques de l'histoire : Gay New York et l'historiographie homosexuelle aux Etats-Unis », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 125 (décembre) : 3-8.
- FOUCAULT M., 1976. *Histoire de la sexualité*, vol. 1 : *La volonté de savoir*. Paris, Gallimard.
- GOFFMAN E., 1975 (1963). *Stigmates, les usages sociaux des handicaps*. Paris, Editions de Minuit.
- KATZ J., 1995. *The Invention of Heterosexuality*. New York, Penguin.
- LE TALEC J.-Y. & al., 2000. *Un mouvement gai dans la lutte contre le sida : Les Sœurs de la Perpétuelle Indulgence*. Paris, L'Harmattan.
- MENDES-LEITE R. & alii, 1996. *Bisexualité : le dernier tabou*. Paris, Calmann-Levy.
- ZEMPLINI A., 1984 « Secret et sujétion : Pourquoi "ses" informateurs parlent-ils à l'ethnologue ? », *Traverses*, 30-31 (mars) : 102-115.

NOTES

1. Cette recherche a donné lieu à mon mémoire de doctorat (Deschamps, 1999). Pour la réaliser, j'ai bénéficié pendant trois ans d'une allocation de l'Agence Nationale de Recherche sur le Sida, que je tiens à remercier ici. Dans un premier temps, l'étude a été menée en collaboration avec Mendès-Leite et Proth. Cette collaboration s'est concrétisée par la rédaction d'un livre sur la bisexualité masculine (Mendès-Leite et al., 1996).
2. Le « Groupe Bi » a ouvert ses portes en décembre 1995 et est devenu « Bi'cause » en mai 1997, lors de la déclaration à la préfecture de l'association en loi 1901. Le « Groupe Bi » et Bi'cause représentent donc une seule et même structure. Fin 1998, Bi'cause regroupait près d'une centaine de membres cotisants.
3. C'est ainsi qu'avaient choisi de se définir deux transsexuelles devenues femmes qui vivaient ensemble.

RÉSUMÉS

A partir de l'observation ethnographique d'une association bisexuelle parisienne, et en établissant des comparaisons avec d'autres organisations politisées autour de la bisexualité dans les pays occidentaux, il s'agit de montrer les liens entre les stratégies de communication mises en œuvre et la situation sur l'échelle des dominations sociales. En particulier, les possibilités de communication par l'image des bisexuels identitaires sont observées, où la visibilité est abordée en amont de son efficience politique. Or à ce propos, à la différence de beaucoup de minorités, les bisexuels constitués en groupe de pression ont des difficultés tant conjoncturelles que structurelles pour rendre perceptible par l'extérieur la bisexualité et pour émettre des messages simples.

Through ethnographic observation of a parisian bisexual association, and also by comparison with other bisexual organizations in the western world, the aim of this article is to show the links between communication strategies and positions of social domination. The communication with images used by bisexual activists are observed. In particular, unlike most with regard to this, other minorities, bisexuals have structural and existing/immediate difficulties in developing a means of communication using visual supports. Consequently, they partly fail to produce simple messages and to be understood by non-bisexual people.

INDEX

Keywords : bisexuality, communication, group identity, social domination, visibility, visual

Mots-clés : bisexualité, communication, domination sociale, identité collective, visibilité, visuel

AUTEUR

CATHERINE DESCHAMPS

EHESS – ENS